



L'expédition Lewis et Clark : du voyage transcontinental à l'aventure transculturelle

The Lewis and Clark Expedition: From the Transcontinental Journey to the Transcultural Adventure

Florent ATEM

Université de la Polynésie française

UR 4241 EASTCO : Études approfondies des sociétés traditionnelles et contemporaines en Océanie

Résumé

Du départ de Saint-Louis en mai 1804 au retour triomphal en septembre 1806, les diaristes de l'expédition Lewis et Clark relatent quotidiennement la progression du « Corps de la découverte », à travers le territoire tant convoité où Thomas Jefferson entend ériger un « empire de la liberté ». Mais au moment de son élaboration, l'odyssée jusqu'à la côte Pacifique est avant tout un voyage virtuel au cœur d'une contrée méconnue, dont le chef de la nation n'hésite pas à façonner à sa guise la topographie, de manière à mieux servir ses desseins. L'épopée américaine aux confins de la *wilderness* met à l'épreuve les membres d'une troupe multiculturelle dont l'entente, au-delà des frontières ethniques, est grandement favorisée par l'environnement parfois hostile dans lequel elle évolue. L'aventure transcontinentale semble ainsi déclencher un processus d'unification, caractéristique d'une exploration souvent décrite comme un « laboratoire de l'américanisation », à la dimension éminemment transculturelle.

Mots-clés : Thomas Jefferson, expédition Lewis et Clark, mobilité, virtualité, transculturalité

Abstract

From the departure from St. Louis in May 1804 to the triumphant return in September 1806, the Lewis and Clark Expedition journalists provided daily accounts of the advance of the “Corps of Discovery,” across the highly coveted territory where Thomas Jefferson intended to build an “Empire of Liberty.” However, as it was being planned, the odyssey to the Pacific Coast was primarily a virtual voyage into some unknown region, the topography of which the American president would not hesitate to model to his liking, so as to best serve his purpose. The American epic into the wilderness tested the members of the multi-cultural party, the cohesion of which was largely favored, beyond ethnic divides, by the rather hostile environment it progressed through. Thus, the transcontinental adventure appeared to trigger off some kind of unifying process, a characteristic feature of an exploration often described as an eminently transcultural “laboratory of Americanization.”

Keywords: Thomas Jefferson, Lewis and Clark Expedition, mobility, virtuality, transculturality

Introduction

Friedrich Wolfzettel observe que c'est à l'époque de la Renaissance française qu'il convient de situer l'émergence de ce qu'il qualifie de « discours du voyage ». En effet, « on découvre, tout au long de ce siècle, un esprit nouveau qui [...] comprend le voyage comme un moyen de recherche et comme un signe de mobilité » (Wolfzettel, 1996 : 38). Il ajoute que « le voyage devient ainsi un mode de vie qui dénote la nouvelle fonction du savoir, mais aussi un sens accru de la diversité nécessaire, sens qui transcende les limites des genres littéraires et contribue à la création de ce genre nouveau qu'est le *récit de voyage* , virtuellement indépendant de la fonction édifiante » (38). En d'autres termes, le genre s'érige alors « en tant que chemin d'approche des connaissances désirées » (38). Devenu en lui-même un instrument de la quête épistémologique, le déplacement, loin de ne se réduire qu'à sa fonction utilitaire, se voit alors investi d'une signification nouvelle : « Au XVIII^e siècle, Les Lumières, les encyclopédistes perpétuent cette approche des pérégrinations comme une propédeutique essentielle dans l'éducation des jeunes gens. [...] Le voyage est maintenant affaire sérieuse » (Courant, 2012 : 17). Généralement considéré comme un sous-genre littéraire, relégué au rang de « paralittérature », voire de « sous-littérature », pour reprendre les termes d'Odile Gannier, le récit de voyage, en raison des nombreuses variables qui le caractérisent, peine à se constituer en tant que genre à part entière : « Tous les cas de figure existent, ce qui rend aléatoire la définition de la littérature de voyage comme genre littéraire clairement individualisé » (Gannier, 2001 : 5). Mais cette grande souplesse explique aussi l'association de ce type de narration à des formes littéraires multiples et variées : « Le récit de voyage présente donc cette caractéristique de constituer un genre ouvert, diffus, un genre sans loi dont la malléabilité formelle est telle [...] qu'elle lui permet de venir s'intégrer au sein de genres relativement bien définis comme le journal, la lettre, les mémoires ou l'essai » (Le Huenen, 2015 : 26). Ces remarques semblent trouver un écho particulier dans le voyage de découverte de Lewis et Clark, qui, au début du XIX^e siècle, donne lieu à la production, sous la forme de comptes rendus militaires, des traces écrites de l'épopée inaugurale jusqu'à la côte Pacifique.

Concrétisation d'un désir d'exploration à des fins géostratégiques, reflet de la curiosité intellectuelle de son commanditaire, l'expédition menée par Meriwether Lewis et William Clark voit les envoyés de Thomas Jefferson traverser avec succès le continent nord-américain. L'achat de la Louisiane, en 1803, permet désormais de pleinement légitimer un tel projet¹. En quête de l'hypothétique passage du Nord-Ouest, légendaire voie fluviale transcontinentale que le président républicain compte exploiter à des fins commerciales², les hérauts du jeffersonianisme établissent ainsi les premiers contacts avec les peuples autochtones rencontrés le long du parcours, pour porter le message de paix du chef de la nation mais aussi annoncer l'arrivée imminente et inéluctable de la civilisation blanche³. Du départ de Saint-Louis en mai 1804 au retour triomphal en septembre 1806, les diaristes de la troupe relatent quotidiennement

¹ Alors qu'une telle expédition, quelques années auparavant, aurait nécessairement conduit les Américains à s'aventurer en terres espagnoles (avant la rétrocession de celles-ci à la France en 1800 par le traité secret de Saint-Ildefonse), « l'achat de la Louisiane en 1803 permet à celui qui est devenu trois ans plus tôt le premier président républicain de justifier un voyage d'exploration du territoire nouvellement acquis » (Atem, 2023 : 228).

² La visée commerciale de l'entreprise est mentionnée de manière explicite dans les instructions officielles transmises par Jefferson à Lewis, le 20 juin 1803 : « L'objet de votre mission est d'explorer la [...] voie d'eau la plus directe et la plus praticable qui traverse le continent, exploitable à des fins commerciales » (« The object of your mission is to explore the [...] most direct & practicable water communication across this continent for the purposes of commerce », notre traduction) (Jackson, 1978 : p. 61).

³ Les nombreux accomplissements des membres de la troupe vaudront à l'expédition d'être considérée par l'historien Bernard De Voto comme étant « de loin la plus fructueuse de l'histoire des explorations américaines » (« by far the most fruitful in the history of American exploration ») (De Voto : 1998 : 426).

le périple et lèguent à la postérité les premières descriptions d'un territoire hautement convoité, sur lequel le Père fondateur entend ériger un « empire de la liberté ».

Quelle est donc, tout d'abord, la genèse d'une telle aventure et quels sont, précisément, les développements qui l'ont rendue possible ? En d'autres termes, celle-ci ne trouve-t-elle son origine que dans un strict ancrage historique ou se pourrait-il qu'elle prenne aussi sa source, du moins en partie, dans la virtualité des projections mentales de son maître d'ouvrage ? Par ailleurs, la notion de mobilité, en ce qui concerne la troupe d'explorateurs, correspond-elle à un simple déplacement dans l'espace ? Enfin, les pérégrinations jusqu'au cœur de l'inconnu n'introduiraient-elles pas également, au-delà des frontières culturelles, une certaine dynamique unificatrice et, le cas échéant, sous quelles formes ou au travers de quels épisodes celle-ci transparaît-elle dans le récit de cette odyssee américaine ?

1. Du voyage imaginaire à l'odyssée transcontinentale

S'il ne fait aucun doute, dans la pensée jeffersonienne, que l'Ouest américain constitue le théâtre sur lequel est appelé à se jouer l'avenir de la nation, il faut attendre plusieurs décennies pour voir le projet d'exploration du continent passer du domaine du virtuel à celui du réel. Après avoir accédé à l'indépendance, la jeune nation certes affranchie de la domination britannique demeure néanmoins divisée. Les Articles de la Confédération peinent à être ratifiés et la laborieuse création du domaine national tarde à lisser les inégalités entre les « *landed states* », ces états qui disposent de vastes terres au-delà de la frontière conformément aux chartes royales octroyées à l'ère coloniale, et les « *landless states* », qui ne jouissent aucunement de pareils privilèges (Hugues et Royot, 2005). Partisans des idées de Montesquieu, pour qui le modèle républicain n'est applicable qu'à un domaine restreint⁴, les Fédéralistes voient en le mouvement au-delà de la frontière une menace directe à l'union durement acquise : selon eux, le besoin inéluctable de renforcer le pouvoir central pour préserver la cohésion nationale conférerait nécessairement au système gouvernemental des allures de tyrannie. Au contraire, les Républicains adhèrent aux thèses expansionnistes de Jefferson, pour qui le « territoire du Nord-Ouest⁵ » est destiné à être investi par ce qu'il considère comme étant « le peuple élu de Dieu », placé par le Tout-Puissant dans cet environnement exceptionnel dans le but d'y bâtir un « empire de la liberté » sur le mode agrarien⁶ : une république de républiques aussi généreuse que juste, fondée sur le travail du fermier vertueux⁷, ou « *yeoman* », pour former ce qu'Hector Saint John de Crèvecoeur qualifie dans ses *Lettres d'un cultivateur américain* de « société la plus parfaite au monde⁸ ». Dans sa « théorie des factions », James Madison démontre pour sa

⁴ Jefferson ne partage pas cet avis : « il avait observé que cette “doctrine de Montesquieu”, selon laquelle une république ne peut être préservée que dans un territoire de petite taille, était fautive et que l'inverse était vrai » (« he had noted that this “doctrine of Montesquieu,” that a republic can be preserved only in a small territory, was false and that the reverse was true », notre traduction) (Tucker et Hendrickson, 1990 : 160).

⁵ Le territoire comprend les états actuels de l'Ohio, de l'Indiana, de l'Illinois, du Michigan, du Wisconsin ainsi qu'une partie du Minnesota.

⁶ Dans la vision jeffersonienne du continent, « sans doute l'Amérique avait-elle été choisie par le Tout-Puissant comme un lieu voué à un destin exceptionnel. Cette conception du destin, dans la tradition jeffersonienne, reposait sur l'image d'une nouvelle Arcadie, ou jardin du monde, et sur le mythe de l'agrarianisme », comme l'écrivent Hugues et Royot (« the reason must be that America had been selected by the Almighty to become the locus of an exceptional destiny. This sense of destiny, in Jeffersonian tradition, rested on the image of the New Arcadia, or Garden of the World, and the myth of agrarianism », notre traduction) (*Ibid.* : 34).

⁷ Le mythe agrarien est également développé dans l'ouvrage *Virgin Land*, de Henry Nash Smith (Smith, 1970).

⁸ Tout en chantant les louanges du modèle agrarien, Crèvecoeur écrit : « Nous sommes actuellement la société la plus parfaite au monde » (« We are the most perfect society now existing in the world », notre traduction) (Crèvecoeur, 1997 : 41).

part que la république a en réalité besoin d'espace⁹ afin de dissiper les éventuels conflits qui menaceraient alors l'union de l'intérieur, rivalités susceptibles d'émerger en raison des intérêts potentiellement divergents de citoyens pour qui la libre « quête du bonheur » constitue l'un des droits fondamentaux¹⁰.

En 1794, la signature du traité de Londres¹¹, qui scelle une alliance britannico-américaine, est naturellement perçue comme une trahison par les patriotes, défenseurs de l'idéal révolutionnaire désireux de raviver « l'esprit de 1776¹² ». Après 1800, la révocation par les autorités espagnoles du traité de Madrid¹³, qui octroyait depuis 1795 aux États-Unis un droit de navigation du Mississippi ainsi qu'un droit de dépôt à la Nouvelle-Orléans, rend d'autant plus urgente la nécessité de trouver des alternatives et proposer de nouvelles stratégies commerciales grâce auxquelles la jeune nation pourra affirmer sa présence sur le continent. Mais outre les difficultés liées à la situation géopolitique et socio-économique de la jeune république, d'autres obstacles entravent le projet jeffersonien, qui se retrouve ainsi relégué plusieurs années durant au domaine du virtuel.

Déjà désireux d'élucider les mystères de l'Ouest en 1783, Jefferson sollicite George Rogers Clark (le frère de William Clark, qui entreprendra l'exploration du continent aux côtés de Meriwether Lewis deux décennies plus tard) mais le général de brigade qui s'est illustré pendant la guerre d'indépendance décline la proposition du futur chef de la nation. En 1786, John Ledyard, qui a participé au troisième et dernier voyage du capitaine James Cook dans le Pacifique de 1776 à 1780, propose quant à lui de progresser d'ouest en est mais l'entreprise fait long feu puisque l'aventurier est arrêté en Sibérie sur ordre de l'impératrice Catherine II de Russie. En 1793, c'est au tour du botaniste français André Michaux de tenter de transformer le rêve en réalité. Devenu président de la Société philosophique américaine, Jefferson est cette fois-ci en mesure de financer l'entreprise et transmet à l'explorateur des instructions extrêmement détaillées, signe que le voyage virtuel jusqu'aux confins de la *wilderness* semble sur le point de se concrétiser. Mais les espoirs sont rapidement déçus lorsque Michaux désobéit aux ordres et se rend dans le Kentucky, où il se retrouve impliqué aux côtés de Citoyen Genêt dans un scandale diplomatique qui discrédite le projet jeffersonien (Hugues et Royot, 2005). Ambassadeur de France aux États-Unis, Edmond-Charles Genêt, de son vrai nom, nourrit l'espoir illusoire de prendre la Nouvelle-Orléans à l'Espagne en dressant la population américaine locale contre l'empire catholique, quête chimérique qui constitue néanmoins une violation flagrante et bien réelle de la proclamation de neutralité américaine signée par George Washington la même année (Tucker et Hendrickson, 1990). L'échec est d'autant plus cuisant que l'Écossais Alexander Mackenzie parvient pour sa part, pour le compte de la Couronne britannique, à traverser le continent et gagner la côte Pacifique plus au nord, au niveau de l'actuel Canada¹⁴.

Mais la dimension virtuelle la plus notoire dans le contexte de l'élaboration du projet d'exploration concerne bien la représentation mentale forgée par Jefferson, notamment à partir des données disponibles suite à la publication des notes de voyage de Mackenzie, en plus des

⁹ Pour Jefferson comme pour Madison, « la république avait besoin d'espace » (« the republic wanted space », notre traduction) (Hugues et Royot, 2005 : 39).

¹⁰ L'idée de « quête du bonheur » (« the pursuit of Happiness », notre traduction) apparaît dès les premières lignes de la déclaration d'indépendance, en 1776 (Martin et Royot, 1974 : 24).

¹¹ Ce traité est également connu sous le nom de « traité Jay », du nom de John Jay, alors président de la Cour suprême des États-Unis.

¹² L'expression (« the "spirit of 1776" ») est notamment employée par Peter Onuf pour expliquer l'essor du républicanisme et l'élection de Jefferson, qu'il qualifie par ailleurs de « révolution de 1800 » (Onuf, 2000 : 73).

¹³ Le traité est aussi appelé « traité de Pinckney », du nom du gouverneur de Caroline du Sud, Thomas Pinckney.

¹⁴ Comme le souligne Bernard De Voto, si l'exploit lui-même mérite d'être salué, la piste découverte n'est cependant d'aucune utilité : « C'était un accomplissement magnifique mais futile, d'un point de vue commercial » (« It was a magnificent achievement but commercially futile », notre traduction) (De Voto, 1997 : xxxvii).

nombreux ouvrages et documents qu'il se procure dans les bibliothèques parisiennes, en tant qu'ambassadeur des États-Unis en France, de 1785 à 1789. Fasciné par l'Ouest depuis son plus jeune âge (Jefferson, 2011), cet homme de lettres et esprit des Lumières pourtant féru de sciences façonne lui-même une image fictive du territoire, qu'il adapte en fonction de ses ambitions géopolitiques. Loin de décourager le futur chef de la nation, l'absence de preuve de l'existence d'une voie d'eau qui traverserait le territoire de part en part l'amène au contraire à envisager d'autres pistes susceptibles de mener à la découverte de la route maritime tant convoitée. Convaincu du caractère « exceptionnel » du continent et de la symétrie de sa géographie¹⁵, il est ainsi persuadé qu'un réseau fluvial, similaire à celui qui traverse les Appalaches pour se jeter dans l'Atlantique, existe aussi sur la côte opposée et permet de franchir aisément les Rocheuses pour parvenir jusqu'à l'océan. Les cartes du Britannique Aaron Arrowsmith, notamment celle de 1802 dont le tracé fait apparaître le cours du Missouri jusqu'au versant est de l'imposante chaîne montagneuse¹⁶, et les observations de George Vancouver, qui décrit en 1792 le Columbia comme un fleuve profond et parfaitement navigable qui se déverse dans le Pacifique, semblent confirmer l'hypothèse de Jefferson. L'« illusion cartographique¹⁷ » est totale lorsqu'il découvre dans le manuscrit de Mackenzie une référence à un point d'eau situé au sommet d'une montagne, où se rejoignent différents cours d'eau (Hugues, 2016a). L'Américain s'empresse de transposer au niveau de la piste que s'apprêtent à explorer Lewis et Clark la réalité topographique dépeinte par l'Écossais, tout en sachant que celui-ci a voyagé bien plus au nord. Au lieu de l'inciter à la prudence, les blancs de la carte stimulent son imagination, qui se charge volontiers de pallier les carences cartographiques ; loin de l'impressionner, le caractère méconnu de la région attise la flamme de son désir de découverte. Le simple exemple du douloureux portage des Rocheuses en septembre 1805, tronçon du parcours particulièrement ardu sur lequel les hommes manquent de glisser mortellement du haut des falaises enneigées, permet de mesurer l'immense décalage entre ce qu'il convient de nommer le « fantasme jeffersonien », véritable monde parallèle à la géographie conçue sur mesure « par un esprit immodérément optimiste¹⁸ » en fonction de ses aspirations, et la réalité topographique du continent à laquelle se trouvent confrontés les membres du « Corps de la découverte¹⁹ ». L'image mentale est loin de refléter les innombrables défis à relever quotidiennement dans le cadre d'un voyage qui n'aurait sans doute jamais été entrepris si sa difficulté réelle avait été connue (De Voto, 1997). Ainsi, de façon assez paradoxale, c'est précisément le caractère virtuel de l'aventure aux confins de la sauvagerie, telle qu'imaginée par Jefferson, qui a permis au projet d'exploration de devenir réalité.

¹⁵ « La notion de géographie symétrique [...] est le concept le plus utile pour comprendre la vision jeffersonienne de l'Ouest », comme le soulignent Hugues et Royot (« The notion of symmetrical geography [...] is the most useful concept for understanding the Jeffersonian view of the West », notre traduction) (Hugues et Royot, 2005 : 34).

¹⁶ Hugues explique que « La carte de 1795 ne montrait pas clairement le cours du Missouri en direction de l'ouest [...], mais en 1802 la connaissance du territoire de l'Ouest avait fait un bond en avant, et il semblait qu'un réseau de cours d'eau en provenance des Rocheuses offrait de toute évidence un accès à la chaîne de montagnes » (« The 1795 map did not show the Missouri clearly flowing westward [...], but in 1802 knowledge of the western territory had leapt forward, and it seemed a water system originating in the Rocky (Stony) Mountains gave an obvious access to the range », notre traduction) (Hugues, 2016a : 143).

¹⁷ Hugues qualifie la conception jeffersonienne du territoire d'« illusion cartographique » (« Cartographic Illusion ») (*Ibid.* : 142).

¹⁸ C'est en ce sens que Hugues et Royot qualifient l'expédition d'entreprise qui a « fait vivre en miniature [...] l'histoire désirée et voulue du Continent par un esprit immodérément optimiste » (*Ibid.* : 133).

¹⁹ Le « Corps de la découverte » (« *Corps of Discovery* ») désigne le groupe formé par les membres de l'expédition Lewis et Clark.

2. Mobilité au-delà de la frontière et mobilité des frontières

En observant que « L'attention particulière prêtée à un genre comme le récit de voyage et à un thème comme celui du paysage implique une réévaluation des rapports entre littérature et géographie » (Collot, 2014 : 8), Michel Collot met en évidence le lien entre littérature de voyage et géographie des déplacements. Dans un espace ouvert comme celui d'un continent inconnu, les vastes étendues s'offrent au regard du découvreur, dont la plume ne peut alors traduire que l'immensité du terrain à parcourir et de la tâche à accomplir : « L'espace est envisagé en tant que parcours. La continuité se perçoit comme la répétition du vide. Le pur récit rejoint une pure surface. L'étendue, rien d'autre » (Fougère, 1995 : 99). Mais dans le cas des pionniers d'Amérique du Nord, mus par une idéologie qui fait des vierges contrées de l'Ouest le théâtre sur lequel est destiné à se jouer l'avenir de la nation, la conquête territoriale se double d'une directionnalité qui oriente de manière précise le parcours, comme le souligne Steven Kagle à propos de ces explorateurs : « leurs œuvres témoignent d'une tendance à identifier une orientation idéologique et comportementale qui est associée à l'orientation spatiale²⁰ » (Kagle, 1979 : 58). Ainsi, alors que les premiers colons, les yeux tournés vers l'Europe, peuvent encore envisager un avenir au sein de la Couronne anglaise, les habitants de la jeune nation outre-Atlantique ont quant à eux le regard rivé vers les paysages qui s'étendent à perte de vue et les mèneront, à terme, jusqu'à la côte Pacifique : « À la période coloniale, les Américains qui pensaient à l'avenir regardaient à l'est, en direction de l'Europe. [...] Cependant, au début du dix-neuvième siècle, la boussole des attitudes américaines subit un changement de polarité. [...] L'ouest correspondait désormais à la nouveauté, à ce qu'il y avait de vital et d'original²¹ » (Kagle, 1986 : 24-25).

Intimement liée au processus d'exploration, la notion de « mobilité » implique de toute évidence l'idée de « déplacement ». Mais s'il s'agit avant tout du mouvement au-delà de la frontière dans le cas des aventuriers de l'Ouest, les déplacements constatés sont de plusieurs types et constituent un élément central du voyage de découverte. À la mobilité sur le plan spatial s'ajoute également une mobilité plus abstraite, comme par exemple celle qui voit la promotion de Patrick Gass, le charpentier de l'expédition qui est aussi l'auteur de l'un des « journaux » de la troupe, au grade de sergent suite au décès de Charles Floyd, foudroyé par une péritonite le 20 août 1804, quelques semaines après le départ de Saint-Louis en mai de la même année (Moulton, 1986). La première étape s'effectue par voie maritime et consiste à remonter le Missouri, fleuve au fort courant dont nul n'est encore parvenu à la source. Après avoir passé l'hiver 1804 chez les Mandans, dans l'actuel Dakota du Nord, Lewis et ses hommes sont les premiers à atteindre la région d'où s'écoule le puissant cours d'eau, symbole d'un avenir florissant et artère vitale qui promet d'ouvrir à la jeune nation les portes de l'Ouest. Puisqu'aucun passage navigable n'est localisé à l'aller, les Rocheuses sont à franchir par voie terrestre à l'occasion d'un portage aussi ardu qu'éreintant, sans doute la partie la plus problématique du périple sur le plan physique. L'expédition gagne ensuite la *Snake River* et poursuit son itinéraire jusqu'au bassin du Columbia, que les explorateurs suivent jusqu'à atteindre son embouchure sur la côte Pacifique (Lavender, 2001). Prêt à tout pour accroître ses chances de découvrir le passage du Nord-Ouest et avérer la légende, Lewis décide de scinder en deux la troupe sur le voyage retour : tandis que Clark et le reste du collectif empruntent la

²⁰ Kagle Steven E., *American Diary Literature, 1620-1799*, Boston, Twayne Publishers, 1979, p. 58 (« their works indicate a tendency toward identifying a direction of ideas and behaviors to parallel the physical directions », notre traduction).

²¹ Kagle Steven E., *Early Nineteenth-Century American Diary Literature*, Boston, Twayne Publishers, 1986, p. 24-25 (« In the colonial period Americans thinking / of the future looked east toward Europe. [...] However, in the beginning of the nineteenth century the compass of American attitudes underwent a shift in polarity. [...] West became the new, the vital, and the original », notre traduction).

Yellowstone, il prend le risque de s'aventurer sur les terres des Blackfeet, accompagné de seulement trois de ses hommes (Moulton, 1993). Une stratégie similaire a déjà été mise en œuvre quelques mois plus tôt, lorsqu'il a fallu de toute urgence établir le contact avec les Shoshone pour se procurer de nouvelles montures et se ravitailler. Par ailleurs, au début du parcours, le départ de Camp Dubois, au confluent du Missouri et du Mississippi, s'effectue sous le seul commandement de Clark le 14 mai 1804 puisque Lewis, qui s'est rendu en ville en quête de provisions, ne rejoint l'expédition à Saint-Charles que six jours plus tard. Une mobilité interne peut donc être observée et semble caractériser le mouvement du Corps de la découverte, dont les déplacements reflètent visuellement la volonté de balayer le territoire et la détermination à mener à bien la mission.

Outre la mobilité au moment du voyage lui-même, le déplacement donne également à voir, de façon très concrète, l'évolution de la destinée américaine. Dans une lettre à William Ludlow en 1824, Jefferson explique que l'explorateur qui avancerait d'est en ouest remonterait le fil de l'Histoire et pourrait voir, à rebours, les phases successives du peuplement du continent²², idée empruntée à Crèvecoeur, qui souligne dans ses *Lettres* le caractère progressif et géographiquement visible de l'arrivée du modèle blanc (Crèvecoeur, 1997). Pour Lewis et Clark, la démarche correspond au schéma inverse puisque les explorateurs laissent derrière eux le monde civilisé pour s'enfoncer dans la sauvagerie. La volonté de procurer à Jefferson les arguments qui lui permettront de justifier cette théorie explique sans doute les portraits peu laudatifs des peuples de l'Ouest, qualifiés de pauvres et misérables, comme les Chinook, les Salish ou les Shoshone. Mais ce sont surtout ces derniers qui font l'objet de descriptions particulièrement défavorables, notamment lors de l'épisode de chasse du 16 août 1805, lorsqu'ils se jettent sur un élan tout juste abattu comme « une horde de chiens affamés²³ », avant de dévorer la chair et les abats de l'animal pour n'en laisser que la carcasse. La narration extrêmement détaillée du spectacle aussi sanglant qu'inconcevable pour l'esprit civilisé du capitaine constitue un argument supplémentaire qui permettra à Jefferson de souligner l'urgente nécessité de sortir de la barbarie « ces pauvres diables affamés » et, ainsi, de légitimer le projet de conversion des autochtones au modèle blanc : « Je ne pensais vraiment pas, jusqu'ici, que la nature humaine pouvait se présenter sous une forme aussi brute. Je contemplais ces pauvres diables affamés avec pitié et compassion²⁴ » (Moulton, 1988 : 103).

Loin de ne correspondre qu'à un simple déplacement dans l'espace, la mobilité de la troupe sur le plan spatial se double ainsi d'une dimension temporelle puisque le corps expéditionnaire, tout en progressant sur le territoire où doit être bâti l'avenir de la nation, remonte également le temps jusqu'aux origines de la sauvagerie. Paradoxalement, la marche vers l'accomplissement du destin national implique ainsi, dans un premier temps, une nécessaire régression dans le lointain passé de l'humanité, au-delà des frontières culturelles, dans un univers empreint de transculturalité.

3. Au-delà des barrières ethniques ou la dimension transculturelle de l'épopée

Selon Jean Sévry, qui propose de cerner quelques caractéristiques essentielles de l'écriture de voyage, « Dans toute littérature de ce type, on voit un Européen débarquer chez l'Autre » (Sévry, 2012 : 7). Confronté à la différence, il lui faut néanmoins faire sens du nouveau paradigme dans lequel il évolue. Cependant, dépourvu des catégories et représentations propres

²² Jefferson développe cette idée dans une lettre à Ludlow, datée du 6 septembre 1824 (Jefferson, 2011 : 1496-1497).

²³ Moulton Gary E., *The Definitive Journals of Lewis & Clark. Through the Rockies to the Cascades*, vol. 5, Lincoln and London, University of Nebraska Press, 1988, p. 103 (« a parcel of famished dogs », notre traduction).

²⁴ *Ibid.* (« I really did not untill (*sic.*) now think that human nature ever presented itself in a shape so nearly allied (*sic.*) to the brute creation. I viewed these poor starved divils (*sic.*) with pity and compassion », notre traduction).

à cet étranger dont il tente de percer les mystères, « il ne peut faire autrement, par une sorte d'ethnocentrisme spontané, que de se fier à son propre système de représentations, à son code culturel, qui dans la plupart des cas sont inadéquats et incapables de décrypter correctement ce qui se passe réellement lors de ces premières rencontres » (7). C'est en ce sens que Roland Le Huenen parle de « principe régulateur et niveleur », intrinsèquement lié à la notion d'exploration, puisqu'« Au vertige de l'inédit et du non-sens succède bien vite la volonté de dire et de faire sens. Tout voyage, et en particulier tout voyage de découverte, consiste d'abord à reconnaître l'existence d'une frontière, à poser une dualité, une ligne de partage entre [...] un monde familier et un monde étranger » (Le Huenen, 2015 : 39). Ces observations entrent particulièrement en résonance avec la réalité du corps expéditionnaire de Lewis et Clark, collectif multiculturel dont les pérégrinations jusqu'au cœur de la *wilderness* altèrent quotidiennement les cloisons interculturelles, au gré de difficultés ou de déconvenues qui forcent à rester soudés : « Là réside pour l'essentiel l'impact du récit de voyage, dans la reconnaissance de la différence en même temps que dans la nécessité de la résoudre [...]. Une fois la frontière posée il s'agit de jeter un pont, de négocier un passage pour pouvoir la franchir » (39).

Si le « multiculturalisme » renvoie à la coexistence de plusieurs cultures au sein d'une même communauté et si le terme d'« interculturalité » ajoute une idée d'interaction égalitaire entre les différents groupes, la notion de « transculturalité » suggère un dépassement de ce premier plan et implique une dynamique unificatrice qui permet alors de la définir comme le fait de reconnaître, à travers la culture de l'autre, des valeurs fondamentales communes. En d'autres termes, elle « exprime avec souplesse et tout en nuances la composition plurielle des identités culturelles qui ne se reconnaissent plus nécessairement dans une définition ou une autre, mais qui s'interpénètrent dans une zone ambiguë, intermédiaire, changeante et mobile », comme l'explique Afef Benessaïeh, pour qui l'« acteur transculturel est un migrant », caractérisé par « la pluralité de son appartenance identitaire culturelle selon le lieu, le moment, ou même l'itinéraire » (Benessaïeh, 2017 : 2). Un lien évident avec la catégorie de littérature de voyage, telle que définie précédemment, est alors établi.

Unique figure féminine du corps expéditionnaire, Sacagawea est l'épouse du francophone, Toussaint Charbonneau, à qui elle donne un fils, Jean-Baptiste, incarnation du métissage et du brassage des cultures qui devient rapidement la mascotte du groupe. Lors de l'hiver chez les Mandans, où la rencontre avec Lewis a lieu, René Jusseaume, un homme blanc rompu aux usages des autochtones avec qui il vit depuis plusieurs années, parvient à hâter la parturition de la « femme-oiseau » (signification littérale de « Sacagawea » en hidatsa) à l'aide d'une décoction à base de peau de serpent, intervention aux allures d'acte de sorcellerie totalement étrangère au capitaine. Celui-ci semble néanmoins convaincu de sa grande efficacité, ainsi que des talents du « *medicine man* » qui a franchi les barrières culturelles, chaman à peau claire dont le rejet du modèle civilisé a permis la renaissance dans un paradigme nouveau. Grâce à l'aide de Clark, qui le surnomme « Pompey », le jeune enfant recevra une éducation dans la plus pure tradition américaine. À l'instar de celui de son fils, le destin de Sacagawea se situe au carrefour de multiples cultures. D'origine Shoshone mais enlevée par un guerrier Hidatsa à l'adolescence, elle grandit en passant d'un milieu à un autre, mobilité géographique qui explique sa capacité à communiquer avec les autochtones de régions différentes. Associées aux traductions de son époux, qui parle lui-même plusieurs langues, les interventions du couple d'interprètes permettent d'abolir les cloisons linguistiques et laissent à Lewis toute latitude pour diffuser le message de Jefferson, puisque le « *Great Father* », en bon père bienveillant, l'a

chargé de préparer ses « enfants à peau rouge²⁵ » à l'arrivée inéluctable de la civilisation blanche (Jackson, 1978).

Dans la région du Grand Bassin, alors que Lewis désespère d'établir le lien avec les Shoshone, c'est encore la jeune Indienne qui favorise l'entente avec ceux-ci : en effet, en plus du fait d'être elle-même issue de ce peuple, elle ne tarde pas à découvrir que le chef Cameahwait n'est autre que son propre frère (Moulton, 1988). Atout majeur de l'expédition en matière de communication interculturelle, le personnage de Sacagawea, dont la simple présence avec son nouveau-né est sans doute le meilleur gage de paix pour le groupe d'aventuriers, incarne également une autre image au rayonnement manifestement transculturel : celle de la figure maternelle, porteuse de vie, devant laquelle s'incline même le plus farouche guerrier²⁶.

Lorsque l'expédition traverse les zones désertiques où le gibier se fait rare, le francophone George Drouillard ou l'Américain John Colter, véritables tireurs d'élite qui incarnent avant l'heure l'archétype du *cowboy* affairé à repousser inlassablement la frontière, sont tenus en échec. Alors que les canons des deux chasseurs vedettes restent muets, Sacagawea assure la subsistance du groupe grâce aux « *wapatos* » qu'elle déterre, après avoir identifié dans les environs la plante qui produit ces tubercules nourrissants dont les Blancs ignorent complètement l'existence²⁷. Ces bons et loyaux services expliquent sans doute qu'elle n'hésite pas, sur la côte Pacifique le 6 janvier 1806, à défier l'autorité de Lewis en revendiquant le droit d'aller voir la baleine échouée dont elle a entendu parler : « la femme indienne réclama avec insistance l'autorisation d'y aller, aussi sa requête fut-elle satisfaite ; elle fit remarquer qu'elle avait parcouru une longue distance à nos côtés pour voir le grand océan, et que maintenant qu'il y avait également ce poisson monstrueux à voir, elle trouvait très rude de n'être autorisée à voir ni l'un, ni l'autre²⁸ » (Moulton, 1990 : 168). L'Indienne gagne sa liberté au fil des épreuves de la *wilderness*, comme le confirme le fait qu'elle soit invitée, le 24 novembre 1805, à voter pour déterminer le lieu le plus propice à l'établissement de Fort Clatsop²⁹, près de l'embouchure du Columbia. Les capitaines lui reconnaissent le droit de se prononcer et font ainsi vivre la démocratie américaine, fondée sur les valeurs transculturelles du mérite, de la justice et de l'équité, plus d'un siècle avant l'obtention par les femmes du droit de vote (en 1920, par le dix-

²⁵ Résolument infantilisés dans la vision jeffersonienne, les Indiens sont fréquemment désignés par des expressions telles que « nos enfants rouges » (« our red children ») dans les journaux de l'expédition, comme c'est le cas, les 18 et 19 octobre 1805, dans les notes de Clark (Moulton, 1988 : 296, 303).

²⁶ Le 13 octobre 1805, dans son manuscrit, Clark souligne l'influence pacificatrice de la jeune Indienne : « a woman with a party of men is a token of peace » (Moulton, 1988 : 268). David Lavender, dans son ouvrage intitulé *The Way to the Western Sea*, insiste également sur ce point : « what really wiped the fears away was the sight of Sacagawea coming up the hill with her eight-month-old son in his carrier on her back » (Lavender, 2001 : 283).

²⁷ Pour James P. Ronda, si ces accomplissements ne suffisent pas à lui conférer une stature aussi importante que celle du coureur des bois francophone ou du sergent John Ordway, l'historien lui reconnaît tout de même un mérite certain : « Bien qu'elle ne soit pas aussi importante que George Drouillard ou John Ordway, la jeune femme a tout même contribué de manière substantielle au succès de l'expédition » (« Not as important as George Drouillard or John Ordway, the young woman did make significant contributions to the expedition's success », notre traduction) (Ronda, 2002 : 257).

²⁸ Moulton Gary E., *The Definitive Journals of Lewis & Clark. Down the Columbia to Fort Clatsop*, vol. 6, Lincoln and London, University of Nebraska Press, 1990, p. 168 (« the Indian woman was very impotunate (*sic.*) to be permitted (*sic.*) to go, and was therefore indulged; she observed that she had traveled a long way with us to see the great waters, and that now that monstrous fish was also to be seen, she thought it very hard she could not be permitted to see either », notre traduction).

²⁹ Un tableau récapitulatif et une remarque de Clark, dans son entrée du 24 novembre 1805, montrent que York et Sacagawea sont tous deux consultés (Moulton, 1990 : 83-84).

neuvième amendement de la Constitution des États-Unis³⁰) et, par les Indiens, de la pleine citoyenneté (en 1924, par l'« *Indian Citizenship Act* », ou « loi sur la citoyenneté indienne »³¹). S'il faut encore attendre soixante ans pour que l'esclavage soit aboli, York, l'esclave noir de Clark qui fait partie du voyage, est également invité à faire entendre sa voix lors de ce qui constitue, en 1805, le premier suffrage à l'ouest du Mississippi. Véritable force de la nature, il favorise le contact avec les Indiens, autant intrigués par sa stature que par la couleur de sa peau. Il n'hésite pas à poser en cannibale dévoreur d'enfants et divertit les indigènes, notamment ceux qui n'ont jamais vu d'hommes de couleur³². Comme Sacagawea, il contribue à nourrir la troupe lorsqu'il brave le courant et nage jusqu'à une île d'où il ramène des légumes, le 5 juin 1804³³. À l'image de la jeune *squaw*, celui à qui la société qui se targue d'être « civilisée » n'a à offrir que l'asservissement gagne également sa liberté dans la méritocratie de l'Ouest. Même s'il est contraint de réintégrer son statut peu enviable une fois de retour à l'Est, il sort transformé de l'aventure au bout de la *wilderness*, comme en témoigne une lettre de Clark adressée le 10 décembre 1808 à son frère, Jonathan, dans laquelle le maître dépité ne peut que constater les effets de la dialectique qui a bouleversé son rapport avec celui qu'il voit déjà comme son ancien esclave : « il a une telle conscience de ce qu'est la liberté et des immenses services qu'il a rendus que je ne m'attends plus à ce qu'il me soit d'un grand service désormais³⁴ » (Holmberg, 2002 : 183). Au-delà de la division et des barrières dressées par la civilisation, l'aspiration partagée pour une valeur aussi fondamentale que celle de la liberté, également au cœur de l'« empire » que Jefferson travaille à ériger à l'échelle du continent, achève de mettre en évidence le caractère transculturel de l'aventure jusqu'au Pacifique.

En consignnant par écrit les événements marquants du quotidien de la troupe, en dévoilant les usages des peuples autochtones qu'ils rencontrent et en proposant des descriptions détaillées de la faune, de la flore et de la géographie d'un territoire jusque-là méconnu, les diaristes de l'expédition Lewis et Clark lèguent à leurs contemporains ainsi qu'à l'Histoire des traces écrites inestimables de la toute première traversée du continent. Mais outre ce statut singulier dans la littérature de voyage nord-américaine, le récit de l'aventure de la communauté multiculturelle qui a su faire vivre avant l'heure, au-delà des barrières ethniques, l'idéal du *melting-pot*, trouve un écho particulier dans le contexte du bicentenaire de l'exploration, caractérisé par une volonté de commémorer avec faste une épopée dont le centième anniversaire a par contre « fait long feu³⁵ ». Si leurs concitoyens, qui les croient morts, finissent par accueillir en héros les capitaines et leurs hommes à Saint-Louis après l'exploit en septembre 1806, ceux-ci sont loin d'occuper une place aussi privilégiée dans la mémoire collective cent ans plus tard (Hugues, 2016b). Au contraire, de 2004 à 2006, il faut ériger des statues, retracer le chemin des pionniers engagés sur la piste de l'Ouest et chanter les louanges d'une mission dont l'objectif principal s'est pourtant soldé par un échec, puisque le passage du Nord-Ouest n'a jamais été découvert et n'a pu continuer à exister que dans la virtualité de la réalité alternative jeffersonienne.

³⁰ « Adopté en 1920 après un siècle de “croisade” féministe [...] ; l'Amendement proposé au Congrès, fut accepté sous la pression constante des Ligues féminines, avec l'appui intéressé des militants de la Prohibition » (Martin et Royot, 1974 : 65).

³¹ « En 1924 l'Indian Citizenship Act accorde la citoyenneté américaine à tous les Indiens nés aux États-Unis comme reconnaissance de leur participation à la Première Guerre mondiale » (Royot, 2010 : 320).

³² C'est le cas, par exemple, le 10 octobre 1804, lorsque l'expédition se trouve chez les Arikaras, comme il apparaît dans les notes de Clark (Moulton, 1987 : 156-157).

³³ Clark mentionne ce fait dans son entrée du 5 juin 1804 (Moulton, 1986 : 279).

³⁴ Holmberg James J. *Dear Brother. Letters of William Clark to Jonathan Clark*, New Haven and London, Yale University Press/The Filson Historical Society, 2002, p. 183 (« he has got Such a notion about freedom and his emence (*sic.*) Services, that I do not expect he will be of much Service to me again », notre traduction).

³⁵ Hugues note que « L'expédition Lewis et Clark a donné lieu, il y a une dizaine d'années, à une fièvre commémorative telle que les États-Unis n'en avaient plus connue depuis 1776 et le bicentenaire de la Révolution Américaine », avant d'ajouter, au contraire, que « La célébration du centenaire avait fait long feu » (Hugues, 2016b : 79).

En avançant vers l'Ouest, les Américains progressent en direction des terres sur lesquelles est destiné à prendre forme l'avenir de la nation. Mais au temps de l'exploration, ce mouvement correspond encore à une régression vers le lointain passé de la condition humaine, puisque la trajectoire implique de quitter le monde civilisé à l'Est pour s'enfoncer toujours davantage dans l'obscurantisme de la sauvagerie. Pourtant, c'est précisément au bout de ce chemin que la mobilité jusqu'au cœur de la nature sauvage ancestrale semble permettre, au-delà des barrières du temps et de l'Histoire, un retour à une forme de vérité anthropologique primordiale : celle d'êtres humains dont la capacité à évoluer en harmonie au sein du cadre naturel dans lequel ils évoluent constitue le meilleur gage de survie. Loin des catégories, des hiérarchies, des privilèges ou des préjugés de la civilisation blanche, l'expérience au bout de la frontière prend des allures de méritocratie et seules importent alors les valeurs transculturelles du travail, de la vertu, de la justice et de la solidarité pour garantir un autre idéal éclatant de transculturalité : celui de la liberté. En ce sens, de façon assez ironique, l'aboutissement du parcours du Corps de la découverte sur les bords du Pacifique, à l'extrême opposé de la sphère civilisée, correspond à la phase du périple durant laquelle la communauté pluriethnique menée par Lewis et Clark a su le mieux incarner, sur le mode jeffersonien, les utopies fondatrices de la jeune république, qui n'auront jamais autant brillé qu'aux confins de la *wilderness*, au contact des peuples dits « primitifs » qu'ils étaient pourtant venus éclairer.

Conclusion

Au moment de son élaboration, l'odyssée de Lewis et Clark est avant tout un voyage virtuel au cœur d'une contrée méconnue, dont Jefferson façonne à sa guise la topographie : à l'époque, les représentations sont encore largement lacunaires et l'imagination du président à l'esprit immodérément optimiste se charge alors de combler les vides cartographiques. L'épopée au bout de la *wilderness* met à l'épreuve les membres d'une troupe multiculturelle dont l'entente, au-delà des frontières ethniques³⁶, est favorisée par l'environnement parfois hostile dans lequel elle évolue. À la mobilité du groupe lui-même, sur la piste de l'Ouest, s'ajoute ainsi une seconde mobilité : celle des barrières culturelles que le besoin de cohésion ne cesse de déplacer, parfois jusqu'à les abolir, le temps d'un instant, aux confins de la sauvagerie. L'aventure au-delà de la « frontière », ligne mouvante définie plus tard par Frederick Jackson Turner comme le lieu d'émergence de l'identité américaine³⁷, semble d'ores et déjà déclencher ce processus d'unification, caractéristique d'une expédition souvent décrite comme un « laboratoire de l'américanisation³⁸ », à la dimension éminemment transculturelle.

³⁶ Daniel Royot parle des « accomplissements multiculturels du Corps de la découverte » (« The multicultural achievements of the Corps of Discovery »), c'est-à-dire du groupe hétérogène composé de soldats américains, de bateliers francophones, de guides et interprètes amérindiens, ou encore de York, l'esclave noir de Clark, qui ont su rester soudés « au-delà des grandes divisions ethniques » (« Across the Great Ethnic Divide ») (Royot, 2007 : 159).

³⁷ Lors d'un colloque à Chicago en 1893, l'historien déclare la frontière close et expose sa célèbre théorie, selon laquelle les conditions de vie particulières le long de la ligne frontalière qui sépare civilisation et état de nature auraient largement façonné l'esprit, voire l'identité, du peuple américain (Turner, 2009).

³⁸ Gérard Hugues et Daniel Royot voient en ce voyage « une sorte d'expérience de laboratoire où se déroule sous forme embryonnaire le destin d'une Amérique à bâtir » (Hugues et Royot, 2005 : 133).

Bibliographie

- ATEM, Florent. (2023). « Aux confins de la *wilderness* : ombres et lumières dans l'épopée transcontinentale de Lewis et Clark. » *Cycnos* XXXVIII. 4 : 227-242.
- BENESSAIEH, Afef. (2017). « Introduction : Amériques transculturelles ? » *Transcultural Americas. Amériques transculturelles*. Éd. Afef Benessaieh. Ottawa : University of Ottawa Press, p. 1-10.
- COLLOT, Michel. (2014). *Pour une géographie littéraire*. Paris : Corti.
- COURANT, Stéphane. (2012). *Approche anthropologique des écritures de voyage*. Paris : L'Harmattan.
- CRÈVECŒUR, J. Hector St. John de. (1997 [1782]). *Letters from an American Farmer*. Edited with an Introduction and Notes by Susan Manning. New York : Oxford University Press.
- DE VOTO, Bernard. (1997 [1953]). *The Journals of Lewis and Clark*. Foreword by Stephen E. Ambrose, maps by Erwin Raisz. Boston and New York : Mariner Books/Houghton Mifflin.
- DE VOTO, Bernard. (1998 [1952]). *The Course of Empire*. Boston and New York : Mariner Books/Houghton Mifflin.
- FOUGERE, Éric. (1995). *Les voyages et l'ancrage. Représentation de l'espace insulaire à l'Âge classique et aux Lumières (1615-1797)*. Paris : L'Harmattan.
- GANNIER, Odile. (2001). *La littérature de voyage*. Paris : Ellipses.
- HOLMBERG, James J. (2002). *Dear Brother. Letters of William Clark to Jonathan Clark*. Foreword by James P. Ronda. New Haven and London : Yale University Press/The Filson Historical Society.
- HUGUES, Gérard. (2016 [2013]). « Illusion, (Self-)Delusion: Jefferson's "Corps of Discovery" and the Elusive Northwest Passage (1804-6). » *The Quest for the Northwest Passage*. Number 19. Éd. Frédéric Regard. London and New York : Routledge, p. 139-152.
- HUGUES, Gérard. (2016). « Le bicentenaire de l'expédition Lewis et Clark : limites d'une historiographie "officielle". » *L'Ouest et les Amériques. Entre arts et réalités*. Éd. Marie-Christine Michaud et Éliane Elmaleh. Rennes : Presses universitaires de Rennes, p. 79-89.
- HUGUES, Gérard et Daniel Royot. (2005). *Thomas Jefferson et l'Ouest. L'expédition de Lewis et Clark*. Paris : Armand Colin/CNED.
- JACKSON, Donald. (1978). *Letters of the Lewis and Clark Expedition with Related Documents, 1783-1854*. Vol. 1. Second Edition, with Additional Documents and Notes. Urbana and Chicago : University of Illinois Press.
- JEFFERSON, Thomas. (2011 [1984]). *Writings. Autobiography, Notes on the State of Virginia, Public and Private Papers, Addresses, Letters*. Éd. Merrill D. Peterson. New York : The Library of America.
- KAGLE, Steven E. *American Diary Literature, 1620-1799*. Boston : Twayne Publishers, 1979.
- KAGLE, Steven E. *Early Nineteenth-Century American Diary Literature*. Boston : Twayne Publishers, 1986.

- LAVENDER, David. (2001). *The Way to the Western Sea. Lewis and Clark Across the Continent*. Lincoln and London : University of Nebraska Press.
- LE HUENEN, Roland. (2015). *Le récit de voyage au prisme de la littérature*. Paris : Presses de l'université Paris-Sorbonne.
- MARTIN, Jean-Pierre et Daniel Royot. (1974). *Histoire et civilisation des États-Unis. Textes et documents commentés du XVII^e siècle à nos jours*. Paris : Nathan.
- MOULTON, Gary E. (1986). *The Definitive Journals of Lewis & Clark. From the Ohio to the Vermillion*. Vol. 2. Lincoln and London : University of Nebraska Press.
- MOULTON, Gary E. (1987). *The Definitive Journals of Lewis & Clark. Up the Missouri to Fort Mandan*. Vol. 3. Lincoln and London : University of Nebraska Press.
- MOULTON, Gary E. (1988). *The Definitive Journals of Lewis & Clark. Through the Rockies to the Cascades*. Vol. 5. Lincoln and London : University of Nebraska Press.
- MOULTON, Gary E. (1990). *The Definitive Journals of Lewis & Clark. Down the Columbia to Fort Clatsop*. Vol. 6. Lincoln and London : University of Nebraska Press.
- MOULTON, Gary E. (1990). *The Definitive Journals of Lewis & Clark. Over the Rockies to St. Louis*. Vol. 8. Lincoln and London : University of Nebraska Press.
- ONUË, Peter S. (2000). *Jefferson's Empire. The Language of American Nationhood*. Charlottesville and London : University of Virginia Press.
- RONDA, James P. (2002 [1984]). *Lewis and Clark among the Indians*. Bicentennial Edition, With a New Introduction by the Author. Lincoln and London : University of Nebraska Press.
- ROYOT, Daniel. (2007). *Divided Loyalties in a Doomed Empire. The French in the West from New France to the Lewis and Clark Expedition*. Newark : University of Delaware Press.
- ROYOT, Daniel. (2010). *Dictionnaire des États-Unis*. Paris : Larousse.
- SEVRY, Jean. (2012). *Un voyage dans la littérature des voyages. La première rencontre*. Paris : L'Harmattan.
- SMITH, Henry Nash. (1970 [1950]). *Virgin Land. The American West as Symbol and Myth*. Cambridge and London : Harvard University Press.
- TUCKER, Robert W. et David C. Hendrickson. (1990). *Empire of Liberty. The Statecraft of Thomas Jefferson*. New York and Oxford : Oxford University Press.
- TURNER, Frederick Jackson. (2009 [1920]). *The Frontier in American History*. Introduction by Andrew S. Trees. New York : The Barnes & Noble Library of Essential Reading.
- WOLFZETTEL, Friedrich. (1996). *Le discours du voyageur*. Paris : Presses Universitaires de France.

